

A close-up portrait of an elderly man with white hair and a beard, wearing a blue sweater over a patterned shirt. He is smiling slightly and looking directly at the camera. The background is a lush green garden with various plants and trees.

Propos recueillis par Gérard HAYOIS

Président du mouvement *Église-Wallonie*, ancien haut fonctionnaire à l'aménagement du territoire et l'urbanisme au sein de la Région wallonne, Luc Maréchal, 75 ans, poursuit une vie d'engagement comme militant wallon et chrétien laïc.

Luc MARÉCHAL

« CHACUN EST DIGNE D'INTÉRÊT, QUEL QU'IL SOIT »

— **Église-Wallonie milite depuis sa création, en 1983, pour affirmer une sensibilité wallonne au sein de l'Église catholique et chrétienne au sein du mouvement wallon. Quels sont aujourd'hui ses objectifs principaux ?**

— En 2016, Église-Wallonie a opéré un virage. Plutôt que de faire des injonctions à l'égard de l'institution Église, il nous a semblé que la relation de l'homme avec la nature constituait un enjeu majeur et que cet aspect pouvait être un moteur d'un mouvement régionaliste attaché aujourd'hui plutôt à l'Évangile qu'à l'organisation interne de l'Église. Tout en restant soucieux, bien sûr, du développement de notre région et de la connaissance de son histoire et de sa culture.

— **Vous êtes namurois, wallon, belge, européen, citoyen du monde. S'il ne fallait garder que l'une ou l'autre de ces identités, lesquelles choisiriez-vous ?**

— Dans mes tripes, je dirais wallonne. Au-dessus, viennent les dimensions européenne et puis planétaire. Ce sont les trois niveaux qui sont pour moi déterminants dans mon action et ma réflexion. On ne peut être citoyen wallon dans sa dimension politique, sociale et spirituelle sans une réflexion sur la place de l'Europe dans le monde et sans tenir compte, comme fait majeur, que la planète est notre maison commune et qu'il faut la sauvegarder.

— **En Wallonie, qu'est-ce qui vous réjouit et vous chagrine ?**

— Ce qui me réjouit, ce sont les nombreuses initiatives en tous genres qui partent de la base, c'est un élément de richesse. Ce que je regrette, c'est que l'on reste trop attaché à des modèles de développement économique hyper social-démocrate ou néolibéral. Autre problème majeur : le sous-régionalisme, la lutte d'influence entre les grandes villes. Il manque une volonté de développer la région dans une vision partagée par tous.

— **Quel est votre terreau familial ?**

— Du côté paternel, mon arrière-grand-père venait de l'Ardenne et était contrebandier à ses heures. Mon grand-père était gendarme et mon père journaliste. Il a fait de la radio, a été résistant et était plutôt allergique à une certaine bourgeoisie autoritaire namuroise. Ma mère est issue d'un milieu agricole du Brabant wallon, mais suite à la mort précoce de son père de la grippe espagnole, elle a vécu dans une situation très proche de la pauvreté, et cela m'a marqué et sensibilisé. J'en ai retenu que chacun est toujours digne d'écoute et d'attention, quel qu'il soit. Notre parole vient toujours de quelque part.

— **Vous avez fait vos humanités chez les jésuites à Namur. Qu'en reprenez-vous ?**

— J'ai vécu cette période sans que ce soit pesant pour moi. Ma classe était composée de fils de la petite et de la grande bourgeoisie locale et d'agriculteurs des environs, sans césure marquante entre classes sociales. C'était un milieu scolaire

relativement ouvert, même s'il y avait peu de fils d'ouvriers. Chez les enseignants jésuites, j'ai apprécié un souci de la précision dans la formulation et le diagnostic porté sur les choses.

— **À dix-sept-dix-huit ans, quelle orientation voulez-vous donner à votre vie ?**

— J'ai choisi de faire des études d'économie. Je préférerais travailler pour des objectifs ne consistant pas à simplement vendre un produit, mais participant à un projet collectif. J'avais peut-être déjà le sens du service public. Plus tard, à l'administration wallonne, le souci de l'équilibre entre intérêts publics et privés m'a guidé.

— **Vous êtes entré ensuite à la Société de développement régional wallon, puis au département de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme de la Région. Sur quels dossiers importants avez-vous travaillé ?**

« Les relations informelles sont importantes pour régler les problèmes. »

— J'ai participé à l'étude de la première version du code de l'aménagement du territoire, à la réflexion sur la mobilité ferroviaire et les transports publics et à l'atlas de la Région wallonne qui visait à visualiser la région sur différents plans. C'était le début de la régionalisation et assez stimulant.

— **Au sein de l'administration wallonne, pour faire carrière à un certain niveau, il faut, dit-on, avoir une carte de parti. Comment avez-vous géré cela ?**

— Je n'en ai jamais eue, c'est un choix personnel. On m'a considéré officieusement comme PSC parce que j'avais étudié aux facultés de Namur, puis comme Ecolo parce que je venais à vélo au bureau. Paradoxalement, cela m'a peut-être aidé. Les conflits et divergences entre candidats encartés et disposant de forts appuis politiques étaient parfois tellement durs et marqués qu'on a alors choisi des gens comme moi qui étaient davantage sur le côté et moins strictement dans le circuit politique.

— **Vous avez beaucoup réfléchi aussi à la place de la ville pour le bien-être de ses habitants. En 2000, vous avez publié avec René Schoonbrodt un livre intitulé La ville même petite...**

— Oui, je pense que la ville, pas seulement la grande, peut jouer un rôle important dans le développement de la région. Outre l'offre commerciale ou culturelle qu'elle propose, elle est, pour moi, surtout le lieu qui permet des rencontres informelles pouvant générer des activités, de la vitalité, des projets. Un jour, j'ai par exemple croisé à Namur sur un trottoir Bernard Gillain, de la RTBF, un grand adepte du vélo. C'était le début du projet Ravel à la Région. Notre discussion en

rue a débouché sur une émission sur le vélo et le Ravel. La Wallonie a besoin de grandes villes avec un certain poids de densification indispensable pour certains secteurs d'activité, mais aussi de petites villes et villages qui génèrent d'autres valeurs, comme l'attachement à la terre, au patrimoine.

— **Les relations informelles sont aussi importantes dans l'administration ?**

— Lorsque j'étais inspecteur général, tous les matins, je faisais le tour des bureaux, parlais à l'un et l'autre, et ainsi des tas de questions se réglèrent facilement. Selon les règles du management, il faudrait faire souvent des réunions pour résoudre des problèmes, mais certaines rigidifient inutilement le travail.

« Il faut 'ré-encadrer' l'économie dans la nature. Elle ne doit pas être la référence première. »

— **En 2002-2003, vous avez été chef de cabinet d'Isabelle Durant, ministre Ecolo chargée de la Mobilité et des Transports. Qu'en avez-vous retenu ?**

— De bons souvenirs. On travaillait dans une ambiance harmonieuse et il a été passionnant de mettre en place de nouvelles politiques, comme le code de la rue. On a aussi jeté les bases de l'accord sur le RER, même si, par la suite, ce dossier a pris du retard pour d'autres raisons.

Je me souviens aussi d'un dernier arrêté qui a permis la création d'une piste cyclable rue de la loi. Toucher de près le monde du pouvoir a été passionnant, j'ai pu constater la dureté de la vie politique. On doit avoir des nerfs solides quand il faut négocier, trouver des solutions, par exemple dans le dossier des nuisances sonores des avions où les oppositions sont fortes et le problème complexe.

— **Vous êtes sensible à l'avenir de la vie sur terre dans toutes ces dimensions. L'encyclique Laudato si du pape François y est consacrée. Qu'en pensez-vous ?**

— Sur le plan formel, elle est écrite dans un langage compréhensible qui nous change heureusement de ce qu'on trouvait dans les encycliques précédentes. Sur le fond, c'est un document majeur qui fournit des orientations claires à partir desquelles on peut agir au niveau économique, sociétal, écologique. Elle comprend des prises de position très nettes sur le rejet du modèle de développement actuel et est quasi un appel à une certaine décroissance ou sobriété. La revue des marxistes américains *Monthly Review* parle même à son sujet d'une encyclique « antisystème ». Seul regret, la grave question de la démographie galopante n'y est pas abordée. Et, au niveau institutionnel de l'Église, beaucoup n'en tiennent pas suffisamment compte pour agir en ce sens.

— **Quelle est pour vous en 2020 « la » priorité politique ?**

— Le défi climatique et l'effondrement de la biodiversité. C'est la base de tout et à partir de laquelle il faut travailler. Pour y répondre, le modèle néo-libéral, l'économie financière, ses dérives et les inégalités qu'elle engendre doivent être remis en question. Il est indispensable de 'ré-encadrer' l'économie dans la nature. Elle ne doit pas être la référence première, elle n'est qu'un outil. Il convient de changer la boîte de réflexion de beaucoup d'économistes. On a trop dérégulé et fait confiance au marché.

— **Trop de dérégulations ailleurs aussi ?**

— En Wallonie, on a dérégulé même l'aménagement du territoire. Il ne reste plus comme normes importantes que les

plans de secteurs. Toutes les règles sont dérégulées au nom de l'urbanisme de projets qui est souvent celui des promoteurs.

— **Comme chrétien de base, qu'est-ce qui vous frappe particulièrement dans l'Église d'aujourd'hui ?**

— D'abord, l'écart entre son discours officiel et le vécu des gens. Ensuite, le maintien au Vatican d'une pompe romaine d'un autre temps. Et aussi l'obligation du célibat de prêtres qui ne me semble justifié ni du point de vue humain ni théologique. La place non reconnue des femmes dans la hiérarchie et les responsabilités est également un élément de fracture entre l'Église et le monde.

— **Le contenu de la foi ne devrait-il pas aussi être revu ?**

— Il existe un problème de langage et une grosse opération de dépoussiérage serait effectivement nécessaire. Je pense par exemple à ce qu'on appelle la présence réelle du corps et du sang du Christ à la consécration et à la communion. On pourrait en parler autrement. Ce n'est pas une opération magique, mais il faut y voir un signe d'appartenance à une communauté qui se reconnaît dans un geste de mémoire et de communion à ce qu'a dit et fait le Christ. Des théologiens, comme Joseph Moingt et d'autres, ont proposé des réflexions intéressantes. Et il serait possible de relancer une vie basée sur les Évangiles, mais nettoyée de toute une série de scories que les siècles sont venus ajouter par couches successives. Ce qui m'importe, c'est de retrouver des sources qui inspirent une dynamique.

— **Certains passages d'Évangile vous touchent-ils particulièrement ?**

— Je pense à l'épisode où Jésus chasse les marchands du temple. Je trouve qu'il s'agit d'une parole significative sur les problèmes actuels de l'Église et du monde. Je suis touché aussi par les durs propos du Christ à l'égard des riches. Cela invite à vivre et à respecter les autres quels qu'ils soient.

— **Vous avez rencontré des chrétiens que vous admirez ?**

— J'ai connu des prêtres remarquables, animés, proches des gens, ayant le sens de l'humour, comme l'abbé Malherbe à Namur.

— **Vous êtes proche d'un mouvement d'Église ou d'un ordre religieux ?**

— Non, mais je suis président de la fabrique d'Église de ma paroisse.

— **Y a-t-il des intellectuels que vous appréciez pour leur éclairage sur le monde ?**

— Par exemple, Jacques Ellul et sa critique des dérives d'un monde dominé par la technique. C'est particulièrement pertinent aujourd'hui où le numérique a pris une place prépondérante dans nos vies.

— **Qu'est-ce qui donne de la saveur à votre vie ?**

— Un mélange des genres : la famille, mes huit petits-enfants, et mes engagements. Un pied dans la théorie, un autre sur le terrain. J'ai été membre actif de l'association urbaine *Namur 80* et je m'intéresse à la vie locale. J'aime la lecture, la poésie notamment de Philippe Jaccottet et la nature. Et avec mon épouse, j'ai été baliseur pour les chemins de grande randonnée.

— **Dans le bon sens populaire wallon, existe-t-il une phrase que vous aimez ?**

— Par exemple : « *ê m'fi, rastrind* », restreins ton propos. Expression typique de l'esprit namurois qui pointe celui qui se gonfle d'importance. ■